

# Le Canada Musical.

VOL. 7.]

MONTREAL, 1<sup>ER</sup> JANVIER 1881.

[No. 9.]

## SAINTE-CECILE.

A l'horizon brumeux des siècles écoulés  
Ton image apparaît, douce et chaste martyre,  
Comme une vision sainte, qui nous attire  
Hors du monde réel, vers les cieus étoilés

Jadis, du Tout-Puissant tu célébrais la gloire,  
Et les cœurs t'écoutaient, extasiés, tremblants,  
Quand tes doigts voltigeaient, comme des oiseaux blancs,  
Sur la harpe d'argent ou le clavier d'ivoire

C'est que, dit-on, bercée en un rêve béni,  
Ton âme, loin, bien loin de nos terrestres fanges,  
S'unissait aux concerts ineffables des anges  
Et des grands séraphins priant dans l'infini.

Fleur éclore au milieu de la Rome païenne,  
Tu rapportais d'en haut les parfums de la foi,  
Et, jetée aux lions du cirque, sans effroi  
Tu mourus en chantant, vierge, apôtre et chrétienne

Dieu fit luire un rayon sur ton front inspiré  
Et le musicien, te prenant pour patronne,  
De respect et d'amour, depuis lors, environne  
Ton nom, par l'Harmonie à jamais consacré.

A. D.

## NOTRE MUSIQUE.

Afin de publier intégralement le superbe morceau de musique double (de quatre pages) que nous avons fait préparer pour le "Canada Musical," nous en différons la publication au prochain numéro.

LOUIS LAMBILLOTTE ET SES FRÈRES,

PAR

MATHIEU DE MONTER.

( Suite )

A ceux qui soutenaient que, hors de la tonalité ecclésiastique, la véritable musique religieuse n'existait pas, ils répliquaient par l'*Ave verum* de Mozart, cette expression sublime de l'adoration extatique, qui n'est point, cependant, dans la tonalité ecclésiastique. Les œuvres de Palestrina elles-mêmes leur paraissaient bien moins complètement musicales et absolument religieuses, que des tissus d'accords consonnants dont la trame est curieuse pour les yeux et l'esprit, en considérant les difficultés dont l'auteur s'est ingénié à trouver la solution; dont l'effet doux et calme sur l'oreille fait naître une profonde rêverie. Mais ce n'était point là, à leur avis, la musique complète, puisqu'elle ne demande rien à la mélodie, à l'expression, au rythme ni à l'instrumentation, et qu'une partition ne doit être ni un échiquier, ni une table de logarithmes.

Pour cette école, la musique n'avait pas de sens en dehors de la pensée et du sentiment. Or, la pensée

peut déployer ses ailes et se rapprocher de Dieu autant qu'elle le veut, n'étant pas enchaînée par les liens d'une langue terrestre. De là, il est vrai, un dangereux écueil pour ceux qui ne craignent pas d'écarter de la musique sacrée Berlioz le signalait dans ses livres "Les uns, cherchant avant tout la mélodie et l'expression, créent une musique qui n'a de sacré que le nom, d'autres, en voulant éviter ce défaut et les souvenirs profanes, tombent dans une psalmodie monotone, dans une sorte de plain-chant harmonique. La musique sacrée doit être belle et rester religieuse. Autant, et plus qu'aucune autre, elle peut, en gardant son caractère, prendre tous les tons et parler toutes les passions; respirer la douceur ou la fougue, la mélancolie ou l'allégresse, les célestes espérances ou les douleurs de la terre: elle n'a pour cela qu'à suivre la pensée et la sublime poésie des psaumes dont elle doit s'inspirer." C'était le sentiment de saint Augustin. ce fut aussi celui de J.-J. Rousseau, à quatorze siècles de distance. Le Père de l'Église et le philosophe de Genève témoignaient de leur amour passionné de la musique, tout en redoutant les illusions dont elle berce le cœur, tout en exprimant le vœu que les accents qui captivent l'âme n'énervent pas sa vigueur

Les Primitifs s'appuyaient, eux, sur cette théorie excessive que le catholicisme prêche exclusivement la contrition du cœur et la mortification de la chair. Le chant sacré devait donc s'inspirer de cette sombre doctrine, revêtir le même caractère mystérieux et menaçant, ne rien emprunter aux formes de la musique profane, pour ne pas s'exposer à troubler l'austérité de la célébration du culte. S'appuyant (parfois à tort et à travers) sur les opinions de Sixte-Quint et les bulles du pape Marcel II, ils soutenaient que la foi et l'art—et l'art gagneraient à la répression sévère de ces abus. Question de tempérament ou d'éducation! Il est des gens qui préfèrent aux madones de Raphaël les visages blêmes, les traits anguleux, les regards de cire de Cimabue et de Giotto. À grand renfort de personnalités, d'épithètes mal sonnantes, de récriminations oiseuses, dans leur thèse violente, ils proscrivaient la musique à l'église et ne s'entendaient même pas pour la définir. Berlioz, entré en lice, caractérisait nettement, avec son esprit incisif, sa verve railleuse et sa forme humoristique, les conventicules de ce parti

"Pour faire de la musique catholique, écrivait-il, ils tendent dans le service religieux à supprimer la musique tout à fait. Ces anabaptistes de l'art ne veulent pas de violons dans les églises, parce que les violons rappellent la musique théâtrale (comme si les basses, les altos, tous les instruments et les voix ne sont pas dans le même cas) Les nouvelles orgues ont été ensuite, à leur sens, pourvues de jeux trop variés, trop expressifs. Puis on en est venu à trouver damnable la mélodie, le rythme et même la tonalité moderne. Les modérés admettent encore Palestrina, mais les fervents ne veulent que le plain-chant tout brut."